

L'ARTILLERIE À VERDUN

[1916]

Début 1916, l'artillerie lourde française n'est pas à la hauteur de celle de son adversaire allemand. Mais la création d'un sous-secrétariat d'État de l'artillerie et des munitions va porter ses fruits et permettre de résister à la concentration d'artillerie lourde déployée par l'armée allemande cette année-là.

Texte : LCL Philippe GUYOT • Photos : Major Michel DELANNOY



L'approvisionnement des munitions s'organise en 1916

Début 1916, l'artillerie dispose d'un système d'approvisionnement en munitions plus encadré. Avec l'entrée en service des batteries de mortiers de 58 mm et 75 mm, elle s'adapte à une nouvelle forme de combat au sein d'une artillerie de tranchée performante à courte portée, y compris avec des munitions chimiques. Ces problèmes cruciaux étant réglés, l'effort peut être porté sur la réduction de l'écart existant entre l'artillerie lourde française et son adversaire qui la surclasse depuis le début de la campagne.

Les régiments d'artillerie lourde à tracteurs ou hippomobiles, nouvellement créés, sont engagés au combat dans le secteur de Verdun, avec des pièces de 95mm à 280 mm conçues à la fin du XIXe siècle, en attendant la livraison des pièces plus modernes de 100mm Tir Rapide, 145 mm et 155 mm court, qui sortent juste des chaînes de fabrication. Des avancées technologiques en découlent pour la recherche des cibles et le réglage des tirs: l'écoute au son, l'observation terrestre et la coordination avec les officiers d'artillerie embarqués dans les aéroplanes.

Ces évolutions, auxquelles s'ajoute l'adaptation de tubes lourds de marine sur des wagons plate-forme sur voie ferrée, amènent, le 1^{er} avril 1916, une dissociation de l'artillerie lourde en deux fonctions : l'artillerie lourde sur voie ferrée et l'artillerie lourde à grande puissance (à traction automobile). Chacune des deux composantes fait partie de la réserve générale d'artillerie lourde, sorte de joker stratégique dans la main du Haut-Commandement pour porter son effort sur une partie ou l'autre du front, Verdun ou la Somme.



Un mortier de 270 mm, autochrome du lieutenant Longuet.

UN DÉLUGE D'OBUS SUFFOCANTS

Pour «casser l'armée française», le général Erich Von Falkenhayn a déployé les grands moyens : une concentration d'artillerie lourde sans pareille et l'emploi d'obus suffocants mortels au diphosgène dès février 1916. L'offensive allemande des appuis atteint son apogée en mai. Avec plus de 110 000 obus toxiques déversés entre Fleury-devant-Douaumont et Bras-sur-Meuse le 22 mai 1916, les Allemands réalisent pour la première fois un effet de saturation du champ de bataille où, pensent-ils, la résistance sera impossible.

Face à cela, les artilleurs français résistent comme leurs camarades fantassins «en faisant le gros dos» : ils luttent sous un déluge d'acier et rendent coup pour coup. Chaque régiment d'artillerie perd entre 30 et 70 % de ses canons de 75 engagés, certains comme le 20^e régiment d'artillerie de campagne les perdent tous. Mais en variant les munitions, notamment avec l'arrivée de bombes de 58 mm et d'obus de 75 mm chargés au phosgène, puis avec des produits encore plus toxiques en juillet 1916, ils parviennent à gêner la mise en place des offensives allemandes.

Ce n'est cependant qu'à partir du mois d'octobre 1916 que l'arrivée des premiers canons de très gros calibre modifie la physionomie du duel entre les artilleries. La tendance est désormais inversée : l'artillerie lourde française devient réellement opérationnelle et fait jeu égal avec celle de l'adversaire.